

Conclusions

Edmond René Labande

Citer ce document / Cite this document :

Labande Edmond René. Conclusions. In: Cahiers de civilisation médiévale, 20e année (n°78-79), Avril-septembre 1977. pp. 253-260;

doi : <https://doi.org/10.3406/ccmed.1977.3074>

https://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_1977_num_20_78_3074

Fichier pdf généré le 25/03/2019

Edmond-René LABANDE

Conclusions

Les organisateurs de ce rassemblement ont tout lieu d'être satisfaits. Nous, participants, exprimerons seulement un regret : celui d'avoir vu détruit, du fait de l'absence, très désolante, de M^{me} Hélène Ahrweiler, l'équilibre projeté — quatre et quatre — entre rapporteurs féminins et masculins. C'eût été raison de plus pour confier à une femme la tâche de conclure : il y a parmi nous 60 % au moins de femmes. Une telle tentative de bilan, on a cru bon de la demander à un homme : je le déplore. Que l'on me permette en commençant, non certes ce reproche, disons cette amicale critique présentée à un comité d'organisation dont nous, ici présents, avons en tout état de cause admiré le dévouement. Et notre admiration (il faut que ceci soit dit au nom de l'ensemble), elle va aussi bien à ceux qui, dans l'ombre, ont si bien travaillé à la réussite du colloque, sans que pour autant leur nom figure au générique.

Divers éléments ont été fort appréciés pendant ces trois jours : ce furent la qualité, la haute tenue parfois des échanges ; ce furent la franchise et la libre expression des points de vue. Une « table ronde » a pu être improvisée en dehors de la structure officielle du colloque, et elle a été efficace. Ne nous a même pas manqué, en séance plénière, la pointe de contestation lancée au nom de l'affrontement entre science historique et idéologie. Un grand souffle de vie au total, dont chacun a bénéficié.

*
* *

Georges Duby, ouvrant par un exposé de haute classe, le 22 avril dernier, l'assemblée annuelle de Spolète consacrée à un sujet proche du nôtre (*Le mariage dans la société du haut moyen âge*), mettait en garde ses auditeurs contre les périls que recèlent des enquêtes comme celles-ci ; ses mots s'appliquent parfaitement à celle que nous avons prétendu conduire depuis trois jours. Il constatait que, si l'élément formel et l'extérieur des choses sont d'accès relativement facile à un médiéviste qui sait son métier, la réalité profonde se laisse par lui moins facilement atteindre.

De son côté, Cinzio Violante, dans le discours de conclusion pour la même semaine spolétane, notait, non sans une pointe de dépit : « A travers les sources nous avons approché la réalité, mais rarement nous sommes-nous sentis au contact du fait historique concret. » En sept jours, à plus forte raison en trois, comment pourrait-on y prétendre ? Il suffit, à mon sens, que loyalement nous nous soyons rendu compte des obstacles, ou des pièges, que recèlent de telles investigations. Le travail du médiéviste — une fois encore nous venons de le saisir — est une école d'humilité, car il révèle inmanquablement la masse des ignorances où chacun

d'entre nous se débat. Il est en revanche une école d'héroïsme dans la mesure où celui qui s'y livre prend conscience que, pour atteindre à « l'historique concret », il lui faut parfois, tel un chevalier d'aventure, franchir des gouffres sur des ponts suspendus, larges comme le fil d'une épée.

Ne soyons pas d'avance découragés. Nos assises ont correspondu à ce que le président Tarrade, en les ouvrant, souhaitait qu'elles fussent : fécondes de par l'entrecroisement de disciplines diverses. Nous avons recouru (ou nous avons convenu qu'il serait nécessaire de recourir) à des sciences aussi diverses que l'archéologie sur le terrain, l'iconographie, l'histoire du droit, l'anthropologie, la généalogie — transmission de prénoms en ligne féminine, — la sigillographie ou l'histoire du roman — costume féminin, — l'onomastique — pointage des noms de femmes dans les polyptyques, dans les listes de témoins d'actes privés; séminaires possibles sur les genres, féminin ou masculin, des objets ou des sentiments dans les diverses langues; — et ainsi de suite.

On a apprécié le recours suggéré par Robert Fossier à ce que peuvent offrir les trouvailles dans les fouilles de villages disparus, ceci pour évaluer la place, voire le prestige de la femme paysanne en son milieu. M^{lle} Françoise Piponnier mentionnait aussi ce que, en certaines nécropoles préservées, proposent les fouilles pour l'étude des squelettes féminins et, par là, des conditions de vie de la femme. Il y a en ces domaines beaucoup d'espoirs permis quoique, de toute évidence, les synthèses possibles demeurent encore lointaines.

Ce qui fut dit aussi, à Poitiers comme à Spolète, c'est la nécessité de recourir au folklore qui, en pays slave notamment, est fort instructif. Nécessité; mais, Pierre Bec nous l'a rappelé, on doit prendre conscience du caractère très délicat des données à utiliser. J'ai été d'ailleurs frappé d'observer le retour fréquent, dans nos échanges, du terme « prudence »; il a été un peu le maître mot de ceux-ci, et comme un clignotant à nos carrefours. Il est vrai que d'autre part, et à diverses reprises, s'allumaient des feux verts pour nous informer — ainsi fit M^{me} Rita Lejeune pour le mécénat féminin — que, sur tel ou tel sujet, sur telle ou telle dame médiévale, non, il n'y a pas de livre définitif, même pas d'étude quelconque, que la voie est libre.

Telles seront mes premières constatations.

* * *

De quoi a-t-il été question? Mais j'inverse aussitôt l'interrogation, et prends conscience d'abord d'un fait : de beaucoup de problèmes il n'a pas été parlé; à certains même on n'a point fait allusion. Ce n'est pas, ici non plus, faire un reproche à notre assemblée : en deux jours et demi de travail effectif, ce colloque ne pouvait se disperser. Mais il est peut-être utile de signaler quels furent les parents pauvres de nos perspectives.

Si nous évoquons les diverses catégories féminines, je me permets de suggérer que l'attention devrait se porter sur les suivantes :

a) Les petites filles, leurs jeux, l'éducation reçue (le rapport d'A. Gieysztor ouvrait quelques aperçus), la part prise à cette formation par la mère : celle-ci leur apprenait-elle personnellement à lire, telle la sainte Anne des sculpteurs d'âge ultérieur ?

b) Les femmes esclaves en Occident, ces esclaves domestiques, bien distinctes des serves, qu'étudie Charles Verlinden. Le rapport de Roger Arnaldez, en évoquant les esclaves concu-

bines, ou parfois épouses, des musulmans, nous a donné un grand désir d'études comparatives.

c) Les épouses ou maîtresses de prêtres, voire d'évêques, avant, pendant et après la réforme « grégorienne ».

d) Les veuves, leurs problèmes, auxquels A. Gieysztor et R. Fossier ont fait allusion. Une lecture prolongée et attentive des souvenirs de Guibert de Nogent m'a rendu personnellement très sensible à ces questions, dont Guibert, plein de finesse, parle avec lucidité.

e) Les filles-mères. Antoine Tavera se demandait l'autre jour quel pouvait bien avoir été leur statut (disons tout au moins : leur situation).

f) Les moniales, sujet immense, et d'un intérêt illimité, comme le laisse entendre Jean Verdon. Mais, depuis une mise au point (circonscrite d'ailleurs) de M^{me} Micheline de Fontette, qui se préoccupe vraiment d'elles ?

g) Les prostituées : domaine aussi vaste que pratiquement inexploré.

h) Ajouterai-je les sorcières ? Il a fallu attendre jusqu'à ce soir pour entendre, épisodiquement, parler d'elles.

Reste encore la question des célibataires prolongées. A vrai dire, dans une certaine mesure, c'est un faux problème. Dans la société islamique, on nous le rappelait, elles n'existent pratiquement pas, n'ont aucune existence reconnue. Mais la société chrétienne et féodale d'Occident confine ces filles-là dans les monastères, elles n'appartiennent plus au siècle. Ce qui, évidemment, ne nous dispense pas d'étudier le phénomène, combien grave, des filles excédentaires dans telles familles d'alors. Ces gêneuses, il n'était plus question, dans les pays christianisés, de les enterrer vives à leur naissance, comme en telle société antique, ni de les étrangler ainsi que faisaient les Poméraniens.

A côté des catégories, il y a aussi toute l'étude des comportements féminins qui devrait donner lieu à des travaux. A titre d'exemple je puis citer les quelques secteurs suivants, qui n'ont pas eu l'heur de soulever notre curiosité :

a) La piété des femmes : par quoi celle-ci se distingue de la dévotion masculine; ce que furent les modes de prier des femmes, leur participation aux hérésies. On n'a absolument pas parlé, ces jours-ci, de femmes pèlerines.

b) La coquetterie féminine, ses procédés, ses instruments, les bijoux (on y a fait une allusion pour la Pologne), les vêtements, les fards.

c) La musique et les femmes, etc.

Je remarquerai encore que bien des noms de femmes ayant accédé à la célébrité ont été à peine prononcés. Certes, on a parlé de la très illustre duchesse-reine Aliénor, de Marie de France pour tenter de lui rendre davantage justice, de Dhuoda; et c'est très bien. Mais Hroswitha ? mais Herrade de Landsberg ? Mais tant de remarquables abbesses anglo-saxonnes du x^e s. ? Le trait commun à la plupart de ces grandes dames, ce fut la culture intellectuelle. Et voilà encore un vaste secteur des comportements féminins au sujet duquel, dois-je l'avouer ? je demeure sur ma faim, à l'issue de ces journées. Sans doute faudra-t-il que je revienne sur ce point tout à l'heure.

Merci à Jean Batany, par ailleurs, d'avoir si utilement insisté sur l'importance des allégorisations féminines dans les littératures d'Occident jusqu'à Jean de Meung. Ne serons-nous pas

spécialement sensibilisés à cela après avoir, hier, contemplé les Vertus triomphantes à la façade occidentale d'Aulnay ?

*
* *

Mais enfin, de tout ce que nous venons de dire, échanger, proposer et quelque peu défricher ensemble, il doit bien y avoir, pour passer au plan positif, des éléments à retenir. Qu'avons-nous compris, ou — soyons modestes — qu'avons-nous commencé à comprendre ? Me bornant à quelques arêtes principales, et sans afficher aucune prétention particulière, je vous ferai part de mon bilan personnel, en précisant bien que, pour ces quelques sommaires réflexions, je n'engage que moi-même. Comme, de tous ceux qui se seront fait entendre ces jours-ci, je suis le seul dont la relation ne doive être suivie d'aucune discussion, ma position est inconfortable. Parmi tous ceux qui me font l'honneur de m'écouter, il en est sans doute certains, et surtout certaines, à pouvoir suggérer de tout autres interprétations.

Je résume. Dans la société antérieure au milieu du XI^e s. — étape approximative, et qui serait à décaler selon les lieux ou en fonction de la conjoncture — prévaut, ai-je compris, une vision, un idéal de la femme, proposé par des écrivains qui sont tous, de leur état, des ecclésiastiques. Cette vision répond aux types suivants :

soit la *virago*, l'héroïne, qui chevauche et à l'occasion combat, mais dont la *virtus* a été tellement virilisée par ses peintres (Orderic Vital, certains auteurs slaves) qu'elle n'est pour ainsi dire plus femme, et que par cette mutation elle se fait pardonner d'être née dans la condition humiliante de fille d'Ève;

soit la *virgo*, digne de tous les éloges et de l'attention admiratrice des moines écrivains, parce qu'elle s'est toujours soustraite à la souillure du contact sexuel, même légitime, ce qui aboutit à l'image exaltante de la *conjux virgo* (sainte Cunégonde);

soit la *ecclesiarum amatrix*, en qui la charité agissante sert d'écran à la perte de la virginité. Ainsi, à travers cette typologie, toute autre femme apparaît-elle comme un être inférieur, en tout cas inégal à l'homme, un être pour qui l'auteur affiche une condescendance attristée, confinant au mépris.

Mais ensuite, à partir de quand, et sous quelles influences, va-t-on commencer à apercevoir une image de la femme qui ne soit plus inférieure à celle de l'homme (*ancilla*, les pieds), qu'on ne prétende pas encore lui être supérieure (*domina*, la tête), mais en qui on reconnaisse l'égal de l'homme (*socia*, la côte d'Adam) ? Pour l'époque, ce serait vers 1100 peut-être, encore que de telles oscillations ne puissent absolument pas être ainsi mesurées. Puis, au cours du XII^e s., on aboutira parfois, après un tel relatif et précaire équilibre, à une inflexion, limitée certes, mais sensible, du bras du fléau vers une certaine dépréciation de l'homme par rapport à elle, que ce soit dans l'idéal courtois occitan (la « *domna* »), ou que ce soit jusqu'à l'intérieur même des structures monastiques (Robert d'Arbrissel).

Resterait à savoir toutefois si, au long de la première phase pessimiste, une phase interminable — marquée par saint Jérôme, mais tout autant par l'héritage païen antique, — la réalité ne fut pas souvent bien éloignée du schéma que tendaient à faire prévaloir les écrivains des cloîtres. Certes, la façade de la Chrétienté occidentale révèle, dans la mesure même où les hommes d'Église en constituaient les cadres, une prédominance écrasante des mâles. Pourtant,

en notre marche de ces jours-ci, presque à chaque pas, nous avons décelé le maintien dans les réalités quotidiennes, à des échelons sociaux très divers, d'un matriarcat de fait; il nous a bien semblé qu'une maîtrise réelle de l'épouse existait dans les basses classes, et tout autant en maint lignage féodal. Comme dit le proverbe polonais évoqué par M^{me} Dembińska, « si l'homme est la tête, la femme est le cou qui fait pivoter la tête ». Aussi m'apparaît-il indispensable que tous s'emploient à approfondir la réflexion suggérée par Robert Fossier.

Rôle, chez les Slaves occidentaux, de la femme coproductrice des biens économiques. Rôle, en maint milieu de nos sociétés d'Occident, de l'épouse qui administre le domestique, contrôle le revenu des cens et des champarts, surveille les réserves de vivres, détient seule le trousseau de clefs, distribue leur besogne aux serviteurs et ne dédaigne point de filer, selon le modèle biblique (*mulierem fortem quis inveniet?*). Ce sont là éléments qui se laissent mal appréhender, par le texte ou par l'image, mais dont nous pressentons continuellement la réalité. Sur un linteau de Modène que M^{me} Frugoni nous présentait hier, on peut lire une scène de donation dans laquelle la femme met sa main sur la bourse de son époux comme pour affirmer que l'initiative vient d'elle-même. Et je me souviens en ce moment que, dans mon enfance encore, la plupart des paysans et hommes du peuple que j'écoutais parler disaient tout naturellement, parlant de la mère de leurs enfants, « la patronne »; s'exprimant en ces termes, ils ne se jugeaient aucunement diminués. Le mot nous fait toucher, je crois, ce que fut la réalité médiévale.

Les recherches de Jean Verdon ont confirmé ce que beaucoup de chercheurs avaient déjà perçu, et c'est la prépondérance féminine qui fut exercée dans le gouvernement de bien des États ou grandes principautés. Il y eut Zoé et Théodora à Byzance, Olga à Kiev, Adélaïde et Théophano en Germanie; mais combien d'autres, à commencer par Agnès de Bourgogne en Aquitaine! Des constatations analogues ont pu être faites, récemment, pour la Catalogne. L'accentuation du phénomène est nette pendant la période 950-1050, mais en Occident il se prolonge, *via* Aliénor d'Aquitaine, au moins jusqu'à Blanche de Castille.

*
* * *

L'intérêt principal de l'enquête réside toutefois surtout dans le fait que, nous le constatons, à partir du XII^e s., il y a valorisation progressive de la représentation que l'homme se fait de sa compagne. De saisissants raccourcis nous ont bien défini ce passage, parfois spectaculaire, depuis la vision de l'*Adversus Jovinianum*, au pessimisme agressif d'hommes en état de continuelle défense contre l'incitatrice au péché, jusqu'à la contemplation, à travers la nouvelle Ève, de la femme idéalisée. A cela ont contribué aussi bien les poètes occitans que des penseurs comme Anselme ou Bernard, ou que le sculpteur du Couronnement de Marie à Senlis. Ceci sans compter — M^{me} Evelyne Patlagean l'a remarqué utilement — que la promotion de la femme dans la vision chrétienne de la société dérivait aussi, chez les théologiens les plus avertis, d'une saine réaction contre des hérésies dont furent infestés Orient et Occident, leurs croyances aboutissant à condamner, comme œuvre du Mauvais, la propagation de l'espèce.

Cependant, il faut loyalement reconnaître que semblable valorisation, non seulement de la femme, mais de sa condition conjugale et donc, en soi, de l'état de mariage, n'est pas née tout armée du cerveau des hommes après 1100, elle avait été depuis longtemps amorcée. Dans son rapport à Spolète, Pierre Toubert a ramené, fort utilement, l'attention sur ces traités éthiques de la seconde moitié du IX^e s., sortes de *specula conjugatorum*, où s'esquisse,

de manière encore discrète, une vision très réconfortante de la femme, coopératrice, et non plus adversaire de l'homme.

Même la pécheresse a connu une indulgence relativement précoce. Si à vrai dire, dans l'illustration de l'*Hortus deliciarum* au XII^e s., la femme infanticide est punie des flammes éternelles, beaucoup plus tôt, comme nous le rappela J. Verdon, le pénitentiel de Burchard de Worms avait admis, pour les filles pauvres qui se faisaient avorter, des circonstances atténuantes.

Attardons-nous encore un moment dans la compagnie des pécheresses. Il y aurait bien des constatations à faire à leur propos. Il ne faudrait certainement pas oublier le développement étonnant qu'ont pris, avec le XII^e s., des cultes comme ceux de la Madeleine ou de sainte Marie l'Égyptienne : cet épanouissement a sa raison d'être. Nous avons appris que les femmes qui suivaient Muḥammad à Médine venaient exposer leurs problèmes les plus intimes au Prophète, et s'entendaient répondre, avec la plus grande charité, par quelqu'un qui voulait leur éviter le découragement, leur rendre peut-être conscience de leur dignité propre. D'instinct, cet aspect de l'Islam commençant, je le rapproche de l'attitude absolument symétrique qu'adoptera, à la fin du XI^e s., Robert d'Arbrissel dans la forêt de Craon. Ce dernier établit bien par son comportement que la femme la plus déchue n'est pas indigne de considération, en tout cas de respectueuse tendresse.

Promotion morale donc, peu à peu, mais aussi promotion intellectuelle. Et ceci dès le XI^e s. Parmi les catégories de sources utiles à nos enquêtes, on citait l'autre jour certaines correspondances comme celle de l'évêque de Chartres, Yves. Pourquoi ne pas mentionner encore, au milieu de ce siècle, telles lettres de saint Pierre Damien ? Je pense tout particulièrement à ces épîtres « de piété et de direction », comme on aurait dit au grand siècle, que ce religieux écrivait à des princesses établies à Rome.

Et, pour noter quelque chose de tout différent, je reprendrai ici une constatation faite par Yvonne Labande-Mailfert : sur un chapiteau de Jaca (fin du XI^e s.) sont figurés des fidèles qui assistent à une prédication ; or on y voit nettement une femme qui participe à l'échange, en faisant le geste de la discussion. Ce qui est tout à fait contraire à la discrétion que saint Paul recommandait aux femmes de l'assemblée chrétienne. Nos devanciers du XI^e s., à qui certaine école historique décernait stupidement l'attribut d'obscurantistes, se sont-ils posé la question de savoir si la femme a bien une âme ? Ni ce sculpteur, ni les clercs qui durent bien lui établir un programme, ne se sont certes engagés en une telle impasse.

Oui, il y a amélioration considérable, bien avant 1200, de la formation intellectuelle dans la condition féminine. La phrase si évocatrice que nous devons à Joinville (« Encore en parlons-nous en la chambre des dames ») vient sceller notre conviction. Le siècle de Joinville, à vrai dire, nous nous y sommes assez peu engagés : nous avons préféré nous bien assurer des progrès accomplis au cours du XII^e s. Au reste, dès les environs de 1100, certaines descriptions, combien éloqu岸tes en leur concision, de quelqu'un comme Guibert de Nogent font ressortir que les dames d'alors étaient capables d'entretenir des conversations raffinées, qui éveillaient chez l'homme un véritable plaisir intellectuel.

*
*
*

De cette promotion multiface les causes demeurent naturellement difficiles à saisir. Nous avons bien senti, certes, qu'elle avait été favorisée par divers facteurs. Par les croisades,

note M^{me} Rita Lejeune, ce qui paraît indéniable. Par un climat grandissant d'indifférence religieuse, suggère Jean-Charles Payen, mais ici je souhaiterais amorcer quelque réserve. Cette indifférence croissante est très nette en certains cas comme celui de la reine Aliénor d'Aquitaine; mais quels milieux a-t-elle touchés? Les classes les plus élevées, je pense, ce qui proportionnellement ne représente qu'une marge de la société. Mais tout le reste? L'impact d'une telle « indifférence » dut être restreint, et à ce terme en tout cas je me demande si celui de « tiédeur » ne devrait pas être préféré.

La tiédeur a-t-elle coïncidé avec la dépravation? Bien des textes, où une nouvelle misogynie se donne libre carrière depuis 1100, incitent à le croire, mais ils ne doivent être utilisés, comme tant d'autres, que sous réserve d'inventaire. Je ne pense guère, pour ma part, que la dépravation des dames des XII^e-XIII^e s., malgré ce qu'en peuvent décrire ou Guibert ou tels fabliaux, ait été plus noire que celle de bien d'autres époques.

A diverses reprises a été évoquée l'Ève d'Autun. Certaines parmi vous se sont étonnées de ne l'avoir pas vu projeter; mais vous pouvez aller la revoir dans le hall d'entrée de notre maison. Au sujet de cette mystérieuse figure il est loisible de se demander: était-elle, encore et toujours, expression du démon incarné en l'éternelle tentatrice, ou bien était-elle déjà (« Renaissance » du XII^e s.) exaltation d'une beauté formelle que l'homme retrouvait pour l'admirer éperdument? Je me garderai de trancher, mais je crois bien voir cette Ève à la charnière d'une complexe évolution.

Il est temps d'achever. Réfléchissant, il y a quelques heures, à tout ce que nous venons de vivre ensemble, je me remémorais, avec une certaine intensité, un historien mort il y a vingt ans, quelqu'un qui « combattit pour l'histoire », mais pour « une forme d'histoire qui n'était pas » celle des autres. Précurseur de l'histoire des mentalités, Lucien Febvre était prophète de certaines méthodologies qui nous sont maintenant devenues familières; mais, comme tout prophète, il était plein d'outrances et jetait des pavés dans les mares. J'avais été frappé, à l'époque, par tels de ses articles (j'en ai souvent entretenu mes étudiants) qui insistaient sur la nécessité d'écrire l'histoire de certains mouvements intérieurs de l'homme. L'un de ces articles, affilé comme un sabre, s'intitulait *Pour une histoire de l'honneur*. C'est sur cette lancée que, au cours de mes premiers séminaires, je m'étais efforcé d'assembler les premiers éléments d'une histoire des larmes à l'époque médiévale.

Aujourd'hui, tentant de dresser le bilan de tout ce qui vient d'être soulevé ici, j'ai constaté que ce ne sont pas les recherches à faire qui manquent concernant la femme. Les sujets de séminaire abondent. Il en est un dont, pour ma part, je souhaite qu'il trouve un capitaine pour le conduire: c'est une étude de l'amour conjugal aux siècles qui nous préoccupent.

Que de matériaux! Voici la *servitus libera, dilectione plena*; voilà la *conjunctio charitatis*, pour reprendre une expression d'Hildegarde. Depuis telles phrases d'Orderic, depuis quelques premières esquisses, encore bien maladroites peut-être, de Baudry de Bourgueil, les documents se présentent en nombre. Je me souviens en l'occurrence de telle description peu connue, fort dramatique, d'un épisode des massacres de Laon en 1112: Guibert de Nogent y dépeint sobrement, mais avec force, les adieux que se font deux époux tendrement unis, à l'heure où ils savent qu'ils se dirigent vers la mort. Ou bien je revois, imprimée en ma rétine, l'image qui nous fut présentée à Saintes et que, en ma recherche des pèlerins, j'ai souvent essayé d'analyser: le comte de Vaudémont et sa femme vers 1165. Ou bien encore il me semble entendre l'écho de pas furtifs dans l'escalier de Pontoise où, à l'insu de sa terrible mère, le jeune roi Louis IX s'en va embrasser sa femme.

Qui ne se souvient, en ce moment, d'*Erec et Enide* ?

...Erec, qui sa fame an porte, L'acole et beise et reconforte ;	4880
Antre ses braz contre son cuer L'estraint et dit : « Ma dolce suer, Bien vos ai de tot essaiee.	
Or ne soiez plus esmaiee,	4884
C'or voz aim plus qu'ainz mes ne fis, Et je resui certains et fis Que vos m'amez parfitemant.	
Or voel estre d'or en avant	4888
Ausi con j'estoie devant, Tot a vostre comandemant ; Et se vos rien m'avez mesdit, Je le vos pardoing tot et quit	4892
Del forfet et de la parole. » Adons la rebeise et acole. Or n'est pas Enyde a maleise	
Quant ses sires l'acole et beise	4896
Et de s'amor la raseüre. Par nuit s'an vont grant aleüre, Et ce lor fet grant soatume	
Que la nuit luisoit cler la lune.	4900

Qui viendra mettre en œuvre tant d'admirables textes, que pour tout dire on a bien négligés jusqu'à présent ? Montrer, à travers les témoins des x^e-xiii^e s., la pérennité de cette base indestructible des sociétés humaines serait en vérité une tâche digne de tous nos efforts.